

**Journal of the Society for the Study of Architecture in Canada**  
**Le Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada**



**Un monument précurseur dans la définition d'une nouvelle identité architecturale dans le diocèse catholique romain de Montréal**

Luc Noppen

Volume 46, Number 1, 2021

Current Research on Architecture in Québec  
État de la recherche en architecture au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082362ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082362ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

SSAC-SEAC

ISSN

1486-0872 (print)

2563-8696 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noppen, L. (2021). Un monument précurseur dans la définition d'une nouvelle identité architecturale dans le diocèse catholique romain de Montréal. *Journal of the Society for the Study of Architecture in Canada / Le Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada*, 46(1), 75–93.  
<https://doi.org/10.7202/1082362ar>

© SSAC-SEAC, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# UN MONUMENT PRÉCURSEUR DANS LA DÉFINITION D'UNE NOUVELLE IDENTITÉ ARCHITECTURALE DANS LE DIOCÈSE CATHOLIQUE ROMAIN DE MONTRÉAL

LUC NOPPEN est professeur titulaire au Département d'études urbaines et touristiques de l'Université du Québec à Montréal depuis 2001 où il a fondé la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain ; auparavant, à partir de 1972, il a enseigné à l'Université Laval, au Département d'histoire et à l'École d'architecture. Spécialiste de l'histoire de l'architecture et de la conservation architecturale au Québec, Luc Noppen à son actif plus de trente livres et au-delà de trois cents articles, rapports et communications scientifiques. Il a obtenu plusieurs prix d'excellence et a reçu un doctorat *honoris causa* de l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne/Lyon (France) en 2010.

> LUC NOPPEN

## L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE (MONTRÉAL)<sup>1</sup>

L'ancienne église Sainte-Brigide-de-Kildare, fermée au culte en 2008, est un monument de premier plan dans le paysage architectural de Montréal (ill. 1, 2), et cela, à plusieurs égards. D'abord, dans le contexte récent de fermeture et de conversion des églises, le site de Sainte-Brigide a joué un rôle important comme modèle d'intervention et de mise en valeur du patrimoine ecclésial au Québec. Puis, rétrospectivement, cette église a joué un grand rôle dans la mise sur pied de paroisses détachées de l'ancienne paroisse Notre-Dame de Montréal et, donc, dans l'éclosion d'une architecture paroissiale à Montréal dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Enfin, et c'est probablement ce qui importe le plus pour les lecteurs de la *Revue de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada (Architecture-Canada)*, l'ancienne église Sainte-Brigide a établi la primauté du style néoroman pour l'architecture des paroisses urbaines du diocèse de Montréal, entre 1878 et 1900. Voyons tout cela d'un peu plus près<sup>2</sup>.

## LA REPRISE D'UNE ÉGLISE PAR SON MILIEU<sup>3</sup>

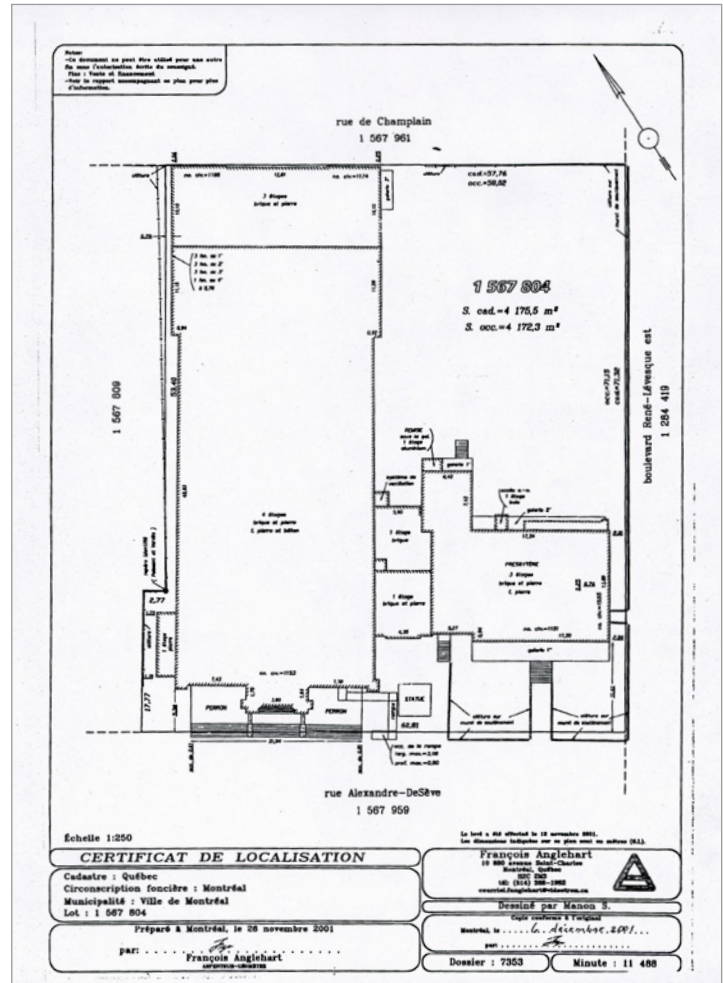
Une fois l'église « exécrée » (le vocabulaire populaire dit « déconsacrée ») par l'évêque de Montréal le 5 octobre 2008, le site de l'église Sainte-Brigide a été acquis par le Centre culturel et communautaire Sainte-Brigide (CCSB), le 13 mars 2009<sup>4</sup>. L'organisme avait été créé le 23 mars 2006 pour mettre sur pied un projet de conversion du site et des édifices. Les grandes



ILL. 1. MONTRÉAL. L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE, VUE D'ENSEMBLE DU SITE ET DES BÂTIMENTS, DANS LE QUARTIER CENTRE-SUD. | VINCENT LAFRANCE, 2008.



ILL. 2. MONTRÉAL. CARTE POSTALE MONTRANT L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE (1878) ET L'ÉCOLE SAINTE-BRIGIDE (1895). | BAñQ, 02. 2729979.



ILL. 3. PLAN DU SITE ET IMPLANTATION DES BÂTIMENTS. CERTIFICAT D'ARPENTAGE DU LOT 1 567 804. | FRANÇOIS ANGLEHART, ARPEÑTEUR-GÉOMÈTRE, 2001.

lignes du projet ont été esquissées dans un document déposé à la paroisse le 18 janvier 2006<sup>5</sup>.

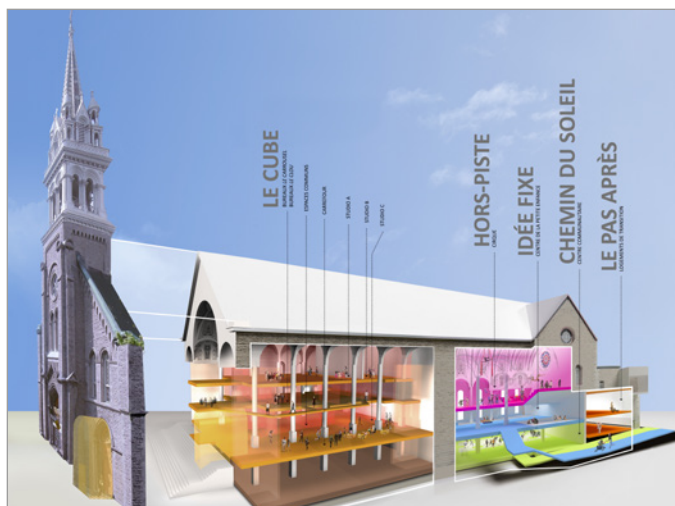
Il s'agissait d'une vision de l'avenir de l'église Sainte-Brigide dont l'idée maîtresse résidait dans la poursuite de l'œuvre de la paroisse dans son milieu, un quartier défavorisé de Montréal, en « traduisant » cette mission en termes d'aujourd'hui, c'est-à-dire en mettant de côté la mission d'évangélisation de l'Église. Le site et l'église demeurerait au service de la population locale, comme « conteneurs de service communautaires ». D'entrée

de jeu, on proposait l'utilisation du site pour un développement communautaire et résidentiel (logement abordable) par l'intermédiaire d'un organisme sans but lucratif. Les administrateurs du CCSB ont privilégié de répondre aux besoins des organismes du milieu, à la recherche d'une adresse permanente pour pérenniser leur action. Pour y arriver, une structure de propriété originale a été élaborée : le CCSB parraine le projet de développement en créant un syndicat de copropriété. Les partenaires peuvent devenir propriétaires de plein droit de leur portion du site ou du bâtiment, tandis que le CSSB peut aussi

accueillir des locataires. Tout cela vise à faciliter l'intégration des partenaires qui peuvent financer des immobilisations et d'autres qui reçoivent plutôt des aides publiques au loyer.

Le site de l'église Sainte-Brigide occupe une position enviable dans le centre-ville est de Montréal, sur le boulevard René-Lévesque, en face du site (en redéveloppement) de la Maison de Radio-Canada. Sur un terrain de quelque quatre mille deux cents mètres carrés avec façade rue Alexandre-de-Sève se dresse l'église elle-même (ill. 3). À l'arrière, le bâtiment est





ILL. 4. SCHÉMA DE L'OCCUPATION DU VOLUME DE LA NEF DE L'ÉGLISE PAR CINQ PARTENAIRES. | BEAUPRÉ MICHAUD ET ASSOCIÉS ET LAPOINTE MAGNE, ARCHITECTES.



ILL. 5. L'IMMEUBLE QUI A ÉTÉ CONSTRUIT DANS LE STATIONNEMENT. BEAUPRÉ, MICHAUD ET ASSOCIÉS, ARCHITECTES. | LUC NOPPEN.

prolongé par une vaste sacristie qui donne sur la rue Champlain. Sur le flanc sud de l'église se trouve un presbytère palatial, lié à l'église par un petit pavillon qui accueillait le baptistère. Le site comprend aussi un vaste stationnement de surface (25 % de la superficie totale).

Dans ses grandes lignes, ce site a été développé pour accueillir neuf partenaires, dont cinq dans la nef de l'église (ill. 4). La première phase a accueilli ses premiers occupants en 2011. En mai 2021, dix ans plus tard, le gouvernement du Québec, celui du Canada et la Ville de Montréal ont annoncé l'octroi des dernières subventions pour compléter le projet<sup>6</sup>, ce qui permettra de terminer les travaux sur l'ensemble du site en 2024. À ce moment, le projet aura demandé quelque quarante-deux millions de dollars d'investissements et seize années de démarches et de chantiers.

Le vaste presbytère – aujourd'hui nommé le pavillon James-Lonergan – a été acquis par l'organisme En Marge 12-17, qui y accueille (aide à l'hébergement et formation à l'emploi) des mineurs de la rue. Dans le stationnement s'est élevé

un immeuble de cinq étages – le pavillon Louis-Gustave Martin –, administré par le Groupe PGR (Le PAS de la rue/Le Gite/Coopérative Radar), qui regroupe, en une copropriété, trois organismes (ill. 5) : au rez-de-chaussée, boulevard René-Lévesque, Le PAS de la rue (centre jour pour itinérants de 55 ans et plus) et le Groupe Information Travail – GIT (services d'aide à l'insertion en emploi ou de retour aux études); aux étages supérieurs, Radar, coopérative d'artistes et de travailleuses et travailleurs culturels, a aménagé quarante-sept logements pour ses membres.

L'église elle-même est occupée par différents groupes. Au sous-sol est installée l'Association les Chemins du Soleil, qui accueille les jeunes du quartier après les heures d'école. Elle a notamment aménagé une patinoire de roller hockey (ill. 6). La nef est divisée en deux sections : dans quarante pourcent de l'espace, vers le chœur, s'établit le Cirque Hors-Piste, école de cirque de quartier. Le Cube occupera quant à lui soixante pourcent du volume de la nef et du sous-sol, en y installant le Centre international de recherche et de création en théâtre pour l'enfance et la

jeunesse. Ce projet, mené par les compagnies de théâtre Le Clou et Le Carrousel et financé par le ministère de la Culture et des Communications du Québec, a fait l'objet d'un concours d'architecture (ill. 7). À l'arrière de l'église, l'ancienne sacristie a été convertie en immeuble à logements pour l'organisme Le PAS de la rue. Huit petits logements-relais sont une étape vers une réinsertion résidentielle durable d'itinérants.

Au long de son développement, le projet de requalification de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare s'est imposé comme un modèle de reprise d'un patrimoine par la collectivité. L'ancienne église est rapidement devenue le « hub » de la reprise du patrimoine ecclésial à des fins communautaires et culturelles, par le nombre de rencontres, séminaires, colloques et conférences qui se sont tenus en ses murs, depuis 2006; le projet est la preuve éloquent que ce type de patrimoine peut devenir un puissant outil de développement local. En 2024, plus d'une centaine de personnes travailleront à temps plein sur le site et quelque deux cents bénévoles y seront aussi actifs. L'ancienne église



ILL. 6. LA PATINOIRE DE ROLLER HOCKEY INSTALLÉE AU SOUS-SOL, DANS LES LOCAUX DE L'ASSOCIATION LES CHEMINS DU SOLEIL. | PATRICK DIEUDONNÉ, 2015.



ILL. 7. LE PROJET LE CUBE, GAGNANT DU CONCOURS D'ARCHITECTURE EN 2017 : DES STUDIOS ANCRÉS DANS LA NEF. | IN SITU ATELIER D'ARCHITECTURE ET NADEAU NADEAU BLONDIN ARCHITECTES.

Sainte-Brigide est en quelque sorte devenue une véritable Maison du quartier...

Ce vaste projet a été instigué et mené à terme parce que tant les paroissiens, les acteurs du milieu communautaire, les chercheurs de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain – École des sciences de la gestion de l'Université du Québec à Montréal et les professionnels attachés au projet ont été convaincus de l'intérêt patrimonial du site et de ses bâtiments, auxquels il convenait de donner une seconde vie. Dans la suite de cet essai, nous allons exposer les « valeurs patrimoniales » qui ont été évoquées (histoire, mémoire, architecture) à propos de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare.

#### UNE PAROISSE « CANADIENNE » OU « IRLANDAISE » ?

La paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare, dans le centre-ville sud-est de Montréal, est née dans la controverse; elle a été érigée deux fois, à quelques années d'intervalle, dans une longue saga qui opposa M<sup>gr</sup> Ignace Bourget [1799-1885], évêque de Montréal, aux sulpiciens, titulaires de la paroisse Notre-Dame (ill. 8).

La première fois, le 7 décembre 1867, M<sup>gr</sup> Bourget érige canoniquement la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare. L'évêque veut, en créant neuf nouvelles paroisses qui seraient soumises à son autorité diocésaine<sup>7</sup>, fractionner l'immense territoire de la paroisse Notre-Dame qui couvre toute la ville de Montréal et compte, en 1864, quelque cent mille paroissiens. Pour ce faire, il restreint le périmètre de la paroisse Notre-Dame, fondée en 1678, et, surtout, il érige la paroisse qu'il nomme « Saint-Patrice » avec un territoire paroissial qui inclut à la fois des catholiques francophones et des Irlandais, anglophones, alors que jusque-là l'église Saint Patrick était une desserte de la paroisse-mère, dédiée exclusivement aux catholiques irlandais. Son but est évident : il veut réduire l'emprise que les sulpiciens exercent sur la population catholique de Montréal, mais il veut surtout contrer l'influence grandissante des anglophones dans la ville, en tentant de les assimiler au sein des paroisses catholiques unilingues francophones. C'est que le recensement de 1861 a établi que les anglophones étaient désormais majoritaires à Montréal; M<sup>gr</sup> Bourget attribue leur progression démographique à

l'intégration des immigrants aux églises et aux quartiers anglophones et juge que l'assimilation de tous les Irlandais pourrait rétablir l'avantage démographique du groupe francophone.

S'engage alors une bataille d'envergure : les sulpiciens et les catholiques irlandais se rebiffent. Le débat se politise, les catholiques étatsuniens et ceux de l'Ontario s'en mêlent. Finalement, en 1873, le pape Pie IX émet un rescrit qui annule les décrets d'érection de M<sup>gr</sup> Bourget. Selon la décision papale, l'évêque doit reprendre son projet. Il doit, selon la décision de la Congrégation de la propagande à Rome, obtenir l'assentiment des sulpiciens pour créer de nouvelles paroisses et, surtout, offrir aux catholiques anglophones des lieux de culte distincts de ceux des catholiques francophones. Mais comme on ne peut pas, en vertu des lois civiles qui, au Québec, régissent l'administration des paroisses catholiques romaines, voir se superposer deux territoires paroissiaux, les nouvelles paroisses créées devront donc avoir deux églises : l'une pour les francophones, l'autre pour les anglophones. Cela deviendra rapidement une originalité



ILL. 8. M<sup>GR</sup> IGNACE BOURGET [1799-1885], DEUXIÈME  
ÉVÊQUE DE MONTRÉAL 1840 À 1876. | MUSÉE MCCORD,  
I-4562.0.1.



ILL. 9. LES ÉGLISE SAINT GABRIEL (ANGLOPHONE) ET SAINT-CHARLES (FRANCOPHONE), CÔTE À CÔTE SUR LA RUE CENTRE,  
DANS LE QUARTIER POINTE-SAINT-CHARLES DE MONTRÉAL. | BANQ, 052,P3425.

montréalaise, ce qui a été le cas à Sainte-Brigide et ce dont témoignent encore aujourd'hui de monumentales églises dressées côte à côte (ill. 9).

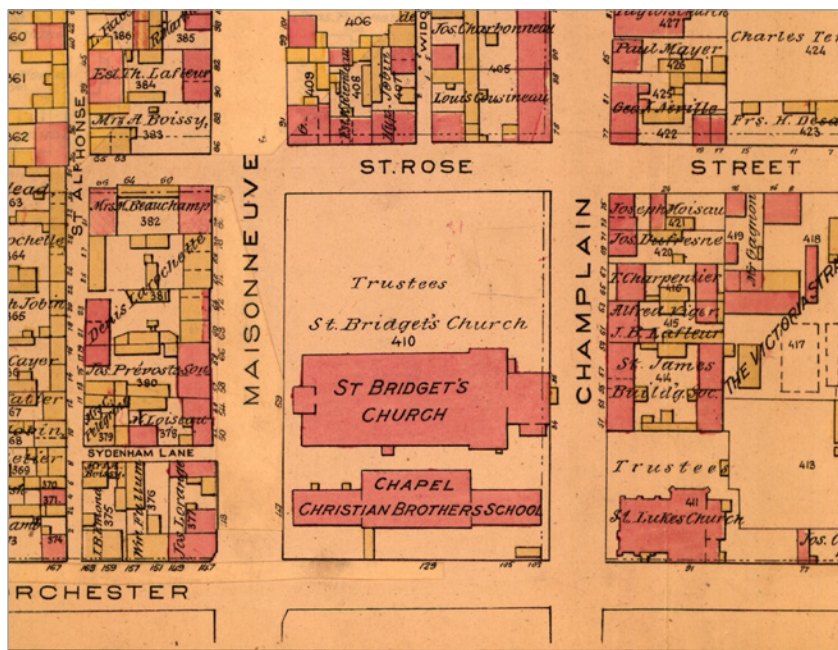
La paroisse Sainte-Brigide est donc érigée une deuxième fois, le 7 juin 1874, et devra construire deux églises. Les sulpiciens acceptent de céder à la nouvelle paroisse l'ancienne école Saint Bridget, construite en 1845 comme école francophone et desservie par les Frères des écoles chrétiennes. Mais déjà, à l'étage, ce bâtiment accueillait la Saint Bridget's Chapel, réservée aux Irlandais anglophones. C'est en ses murs que s'ouvre la première église paroissiale pour les francophones du lieu, suscitant aussitôt de vifs débats entre les catholiques anglophones et francophones du quartier. L'enjeu principal est le destin du site paroissial (une partie du lot 410), sur lequel est construite l'école, mais qui est surtout destiné à recevoir une nouvelle église (ill. 10). En effet, James Logan, d'origine irlandaise, avait offert ce lot, une petite portion de l'ancienne ferme familiale, pour permettre l'édification

d'une église pour les Irlandais anglophones, très présents dans ce secteur, en développement, de l'est de la ville... Quand, en 1877, les sulpiciens cèdent la partie sud de ce lot (le site de l'ancienne école et de l'église actuelle) à la nouvelle paroisse, la question se pose : y érigera-t-on l'église des catholiques francophones ou celle des catholiques anglophones ?

M<sup>GR</sup> Bourget avait fait son choix : niché au cœur de la communauté irlandaise, le site serait occupé par une église paroissiale dédiée aux francophones ; la paroisse qu'il érige ne s'appellerait pas Saint Bridget mais bien Sainte-Brigide-de-Kildare (en français). Les anglophones l'appelleront d'ailleurs la *French Church*. L'abbé James Lonergan [1834-1905] (ill. 11) devient en 1874 le premier curé de la nouvelle paroisse. Né à Sainte-Thérèse dans une famille d'origine irlandaise, mais ayant poursuivi ses études en français au séminaire local, il épouse les vues de son évêque relativement à l'assimilation des catholiques irlandais : il va littéralement « franciser »

la paroisse<sup>8</sup>. Ainsi, en 1878, il va mettre en chantier, en même temps, l'église Sainte-Brigide pour les francophones (sur le site convoité par tous les paroissiens) et une deuxième église, plus au sud, au coin des rues Panet et Craig (ill. 12, 13) (sur un site acquis à cette fin, enclavé dans une trame industrielle). Cette deuxième église, dédiée par M<sup>GR</sup> Bourget à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, desservira spécifiquement les Irlandais catholiques anglophones. Ceux-ci, outrés d'avoir perdu le saint patronage de celle qu'ils nommaient « Brigitte d'Irlande », vont rebaptiser leur église familièrement Saint Mary. Pour bien encadrer et soumettre les catholiques anglophones, l'abbé Lonergan fait nommer son jeune frère, Simon Lonergan [1848-1885], formé lui aussi au Séminaire Sainte-Thérèse et titulaire d'un doctorat en philosophie obtenu à Rome, comme curé de cette seconde église de la paroisse. Le jeune prêtre étant de santé fragile, James va l'héberger à Sainte-Brigide, ce qui évite, pour un temps, la construction d'un deuxième presbytère dans la paroisse.





ILL. 10. CARTE DE L'ATLAS OF THE CITY OF MONTREAL, CHAS. E. GOAD, 1890. | BANQ.



ILL. 11. L'ABBÉ JAMES LONERGAN (1834-1905), CURÉ DE LA PAROISSE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE DE 1874 À 1900. | ARCHIVES DE LA PAROISSE.



ILL. 12. MONTRÉAL. L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DU-BON-CONSEIL (SAINT MARY'S). POITRAS ET MARTIN, ARCHITECTES, 1879. LA FAÇADE. | BANQ. CP 2730209.



ILL. 13. MONTRÉAL. L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DU-BON-CONSEIL (SAINT MARY'S). POITRAS ET MARTIN, ARCHITECTES, 1879. VUE DE LA NEF OCTOGONALE. PHOTOGRAPHIE D'EDGAR GARIÉPY. | VILLE DE MONTRÉAL. SECTION DES ARCHIVES, CA M001 BM042-Y-1-P0803.

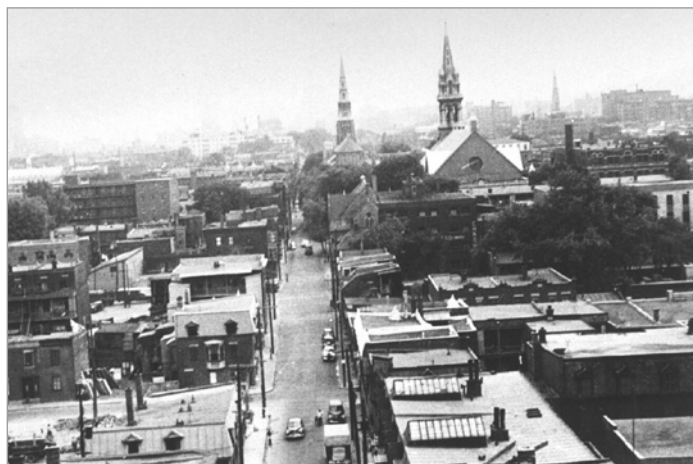
L'église Sainte-Brigide-de-Kildare, appelée « l'église canadienne » par les francophones, est mise en chantier le 25 août 1878. Quant au chantier de l'église Notre-Dame-du-Bon-Conseil (Saint Mary), appelée « l'église

irlandaise », il s'ouvre le 12 juin 1879 (ill. 14). Mais alors que l'église irlandaise a été démolie au début des années 1970 pour faire place à l'autoroute Ville-Marie, l'église Sainte-Brigide a échappé aux démolitions causées par

l'élargissement du boulevard René-Lévesque (la rue Dorchester à l'époque), en 1955-1956, et à l'arasement de tout le quartier lors de la construction de la Maison de Radio-Canada, en 1963 (ill. 15).



ILL. 14. MONTRÉAL. VUE AÉRIENNE DU TERRITOIRE DE LA PAROISSE SAINTE-BRIGIDE EN 1930. ON Y VOIT LES ÉGLISES SAINTE-BRIGIDE ET SAINT MARY'S. | BAC, OTTAWA, ID 3322779.



ILL. 15. LA RUE DORCHESTER AVANT SON ÉLARGISSEMENT EN 1955-1956. ON APERÇOIT LE SITE BOISÉ QUI LONGEAIT L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE SUR SON FLANC SUD ET LES MAISONS QUI OCCUPAIENT LE SITE DE LA MAISON DE RADIO-CANADA. | COLLECTION PARTICULIÈRE.

### « L'ÉCOLE DE VICTOR BOURGEOU », EN DEUX TEMPS

On a souvent prétendu que l'église Sainte-Brigide était une œuvre de l'architecte Victor Bourgeois [1809-1888]. Or il n'en est rien ; l'auteur des plans est un jeune architecte, peu connu à l'époque : Louis-Gustave Martin [1846-1879]<sup>9</sup> (ill. 16). Mais, nous le verrons, cet architecte appartient à ce que nous appellerons ici « l'École de Victor Bourgeois<sup>10</sup> ».

C'est le 16 juin 1878 que les marguilliers de la paroisse Sainte-Brigide vont se mettre en quête d'un architecte. Deux marguilliers sont chargés de « voir Messieurs Bourgeois, Martin et Ménard, architectes, pour plan, spécifications et coût de la nouvelle église<sup>11</sup> ». Il s'agit des architectes Victor Bourgeois, Louis-Gustave Martin et Albert Mesnard.

Quatre jours plus tard, le Conseil de fabrique a entre les mains deux propositions et « il fut décidé à l'unanimité de soumettre à l'approbation de Sa Grandeur les plans proposés par MM. Bourgeois et Bourgeois et par MM. Martin et Poitras. Le plan qui sera approuvé par Sa Grandeur

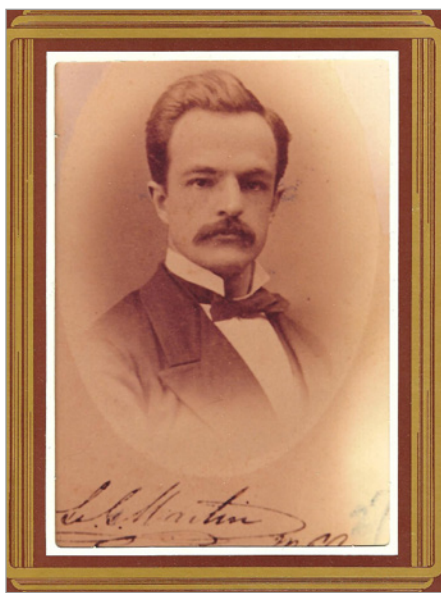
est approuvé d'avance<sup>12</sup>. » L'évêque ne tarde pas à exprimer sa préférence : « elle va au plan de M. Martin (de Poitras et Martin)<sup>13</sup> ».

Ce processus d'attribution du mandat d'architecture met en évidence le système de la pratique architecturale mis en place dans le diocèse de Montréal<sup>14</sup>. M<sup>gr</sup> Bourgeois a comme conseiller Victor Bourgeois<sup>15</sup> (ill. 17), qui est aussi son porte-parole auprès des paroisses. Bourgeois, architecte-constructeur<sup>16</sup>, ne sachant ni lire ni écrire, ne produit pas de plans, il les acquiert d'autres architectes ou les fait produire par des jeunes associés, habiles en dessin, qu'il met au travail<sup>17</sup> – parmi lesquels notamment Adolphe Lévêque<sup>18</sup>, Étienne-Alcibiade Leprohon<sup>19</sup>, Albert Mesnard<sup>20</sup>, Henri-Maurice Perrault<sup>21</sup>, Louis-Jean-Baptiste Bourgeois<sup>22</sup>, Joseph-Roch Poitras<sup>23</sup> et Louis-Gustave Martin<sup>24</sup>. On pourrait donc, dans un premier temps, présumer que quelle qu'ait été l'équipe choisie par l'évêque, l'église proposée pour la paroisse Sainte-Brigide aurait été à peu près semblable. En effet, Victor Bourgeois et ses disciples maîtrisent quelques modèles (néogothiques et surtout néobaroques), mis de l'avant

autour de 1850 par des architectes en vue – John Ostell [1813-1892], William Footner [1799-1872], Félix Martin [1804-1886], Pierre-Louis Morin [1811-1886] et Joseph Michaud [1822-1902], par exemple<sup>25</sup> – et vont pendant une trentaine d'années construire des églises qui en découlent. Dans cette voie on peut établir une arborescence des œuvres d'un premier temps de « l'École de Victor Bourgeois<sup>26</sup> », pendant lequel les quelques projets d'églises conçus par ces architectes des années 1840-1850 ont connu une impressionnante descendance, car diffusés par « le père Bourgeois<sup>27</sup> » dans les paroisses rurales du diocèse de Montréal.

Mais on doit constater que le projet proposé par Louis-Gustave Martin<sup>28</sup> pour la construction de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare diverge de ces églises « vernacularisées », si on peut ainsi les nommer, sur le plan formel. Il est hautement original : l'architecte propose en effet un édifice de style néoroman, qui annonce le renouvellement de l'identité architecturale des églises du diocèse de Montréal. L'apparition de Sainte-Brigide-de-Kildare, en 1878, marque ainsi le début d'un second temps de « l'École de





ILL. 16. LOUIS-GUSTAVE MARTIN [1846-1879], ARCHITECTE DE L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. | COLLECTION PARTICULIÈRE.



ILL. 17. VICTOR BOURGÉAU [1809-1888]. | ARCHIVES DES SŒURS GRISÈS DE MONTRÉAL.



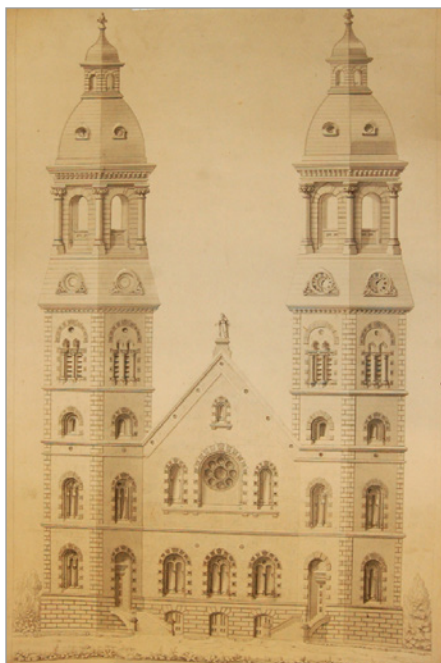
ILL. 18. M<sup>GR</sup> ÉDOUARD-CHARLES FABRE [1827-1896], TROISIÈME ÉVÊQUE DE MONTRÉAL DE 1876 À 1897. | ARCHIVES DE MONTRÉAL, BM1-5P0662-2.

Victor Bourgeau» dans une époque qui voit s'émanciper plusieurs des jeunes dessinateurs et architectes, jusqu'alors inscrits dans la mouvance du vieux maître. Ils vont alors produire des œuvres signées de leur nom, comme le veut la professionnalisation qui anime alors le milieu des architectes.

Ce renouvellement des figures architecturales est dû à l'arrivée à la tête du diocèse de Montréal de M<sup>GR</sup> Édouard-Charles Fabre [1827-1896] (ill. 18), qui succède à l'évêque Bourget en 1876. M<sup>GR</sup> Bourget avait assisté, impuissant, jusqu'au début des années 1850, à un déploiement de l'architecture néogothique à Montréal. Chez les catholiques romains, sous la gouverne des sulpiciens, ce style avait été promu et adopté pour sa symbolique chrétienne avec le slogan « l'art gothique est, par excellence, l'art catholique<sup>29</sup> ». L'évêque Bourget, un homme du terroir qui n'appréciait guère l'architecture néogothique, laquelle, si elle était promue par les sulpiciens, avait aussi été

unanimentement adoptée par les Églises anglicane et protestantes de Montréal, affirmait volontiers, chaque fois qu'un projet de ce style lui était proposé : « il y a déjà trop et assez de gothique à Montréal<sup>30</sup> ». Dès 1849, il avait déjà adopté le style néobaroque pour son nouveau palais épiscopal, érigé rue Saint-Denis, à côté de la vieillotte (traditionnelle) cathédrale Saint-Jacques<sup>31</sup>. Puis, à partir de 1857, alors qu'il lance l'idée de construire sa nouvelle cathédrale dans l'ouest de la ville, M<sup>GR</sup> Bourget s'évertue à imposer à Montréal une architecture néobaroque<sup>32</sup>, plus conforme à son idéologie ultramontaine<sup>33</sup>. Ce choix semble avoir été plus facile à imposer dans les paroisses rurales, d'où les architectes professionnels formés à l'étranger et non catholiques romains étaient exclus. Dans le territoire diocésain *extra muros*, Victor Bourgeau avait ainsi diffusé en de nombreux exemplaires un prototype d'église néobaroque, établi dès 1851 à Notre-Dame-de-Grâce d'après des plans fournis par l'architecte John Ostell<sup>34</sup>.

Son successeur à la tête du diocèse, M<sup>GR</sup> Édouard-Charles Fabre, rompt avec la doctrine ultramontaine simpliste et rigide d'Ignace Bourget. Pour renouveler l'identité architecturale de son diocèse, il va proposer de façon réaliste un style qui soit aussi français que catholique<sup>35</sup>. Inspiré par l'arrivée de quelques nouveaux monuments dans la métropole, guidé par une connaissance plus fine de l'histoire de l'architecture de l'Église que son prédécesseur, et animé par une admiration sans bornes pour la France du Second Empire, il va, dans le parcours de l'architecture chrétienne, plutôt choisir l'architecture ecclésiastique romane – à la mode à Paris dans les années 1860-1870 – pour rafraîchir l'identité architecturale de son diocèse<sup>36</sup>. En fait, son ardente francophilie aidant, il va qualifier celle-ci « d'architecture normande<sup>37</sup> ». Dans les journaux on parlera aussi, de façon plus approximative, d'architecture lombarde, paléochrétienne, romaine ou romano-byzantine. Tous ces qualificatifs renvoient aux épisodes fondateurs de la chrétienté occidentale,



ILL. 19. PROJET DE FAÇADE NÉOROMANE POUR L'ÉGLISE DU GESÙ. DESSIN NON SIGNÉ. ATTRIBUÉ À PATRICK C. KEELY. | ARCHIVES DES JÉSUITES AU CANADA, MONTRÉAL.



ILL. 20. MONTRÉAL. ÉGLISE DU GESÙ. VUE INTÉRIEURE. | MARIANNE CHARLAND, 2015.

alors que l'âge gothique contient déjà les schismes laborieux et dévastateurs qui ont divisé les chrétiens. Les monuments ecclésiastiques qui ont précipité l'avènement de ce style néoroman à Montréal sont l'église du Gesù et la chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix de l'hôpital des Sœurs grises<sup>38</sup>.

#### APPARITION DE PREMIERS MONUMENTS NÉOROMANS À MONTRÉAL

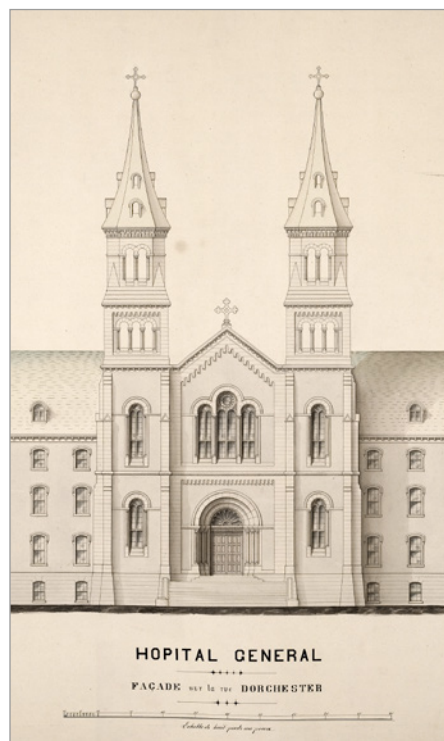
Lorsqu'en 1863 les jésuites manifestent l'intention d'annexer une vaste chapelle à leur collège, M<sup>re</sup> Bourget leur propose d'ériger une belle église néobaroque, « un Gesù en petit<sup>39</sup> ». Le modèle romain qui est alors évoqué est l'image de marque du mouvement baroque et le siège social des jésuites à Rome. Cela ne convainc pas les jésuites, effrayés par les dimensions du monument, qu'ils connaissent, et par la monumentalité et l'exubérance du

baroque italien en général. Ils ne sont pas plus enthousiastes envers les projets néogothiques qui leur sont présentés. Ils retiennent finalement des plans soumis par Benjamin Lamontagne [1821-1897], entrepreneur de Montréal, sans que l'on sache qui en est l'auteur. Les jésuites demandent à un architecte-constructeur connu, Henri-Maurice Perrault, élève de John Ostell et collaborateur occasionnel des projets de Victor Bourgeau, de diriger le chantier qui doit se terminer en 1866. On invite ensuite Patrick C. Keely [1816-1896]<sup>40</sup>, un architecte-constructeur de New York, habitué des chantiers jésuites étatsuniens, pour préciser ces plans et, surtout, produire des détails de construction qui démontrent la faisabilité du projet d'un genre nouveau, à la fois pour convaincre les incrédules et guider les entrepreneurs<sup>41</sup>.

Les premiers plans soumis pour l'église du Sacré-Cœur-de-Jésus, communément

appelée le Gesù, adaptés par Keely, proposent d'abord une grande église d'inspiration néoromane, comme il s'en construit à l'époque en France (ill. 19). Mais les tours (en forme de beffrois) sont placées de biais et les clochers, avec coupoles, sont empruntés aux églises du Second Empire, elles-mêmes inspirées par l'architecture de la Renaissance en France<sup>42</sup>. La façade réalisée du Gesù, d'ailleurs demeurée inachevée, a toutefois été modifiée : le vocabulaire néoroman a été remplacé par des ornements classiques, plus aptes à rejoindre le goût du baroque de l'évêque de Montréal<sup>43</sup>. Mais l'architecture intérieure a été réalisée conformément au projet néoroman. On y retrouve des grandes arcades portées par des colonnes surmontées de chapiteaux, un étage de tribunes orné de trois fausses arcades et des fenêtres hautes placés dans une claire-voie (ill. 20). À Montréal, les éléments d'architecture intérieure sont cependant pour beaucoup esquissés par un traitement peint





ILL. 21. MONTRÉAL. PROJET DE FAÇADE POUR LA CHAPELLE DE LA MAISON-MÈRE DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL. DÉTAIL D'UN PLAN SOUMIS PAR VICTOR BOURGEOU, 1868. | ARCHIVES DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL, DOC. 5B, ASSEMBLAGE.



ILL. 22. MONTRÉAL. CHAPELLE DES SŒURS GRISES. VUE DE L'INTÉRIEUR. | THOMAS COOMANS, 2015.



ILL. 23. SAINT-CLOUD (HAUTS-DE-SEINE). VUE DE LA NEF DE L'ÉGLISE SAINT-CLODOALD. JEAN-FRANÇOIS DELARUE, ARCHITECTE, 1861. | PHOTO EXTRAITE DE : LE BAS, ANTOINE, 2002, *DES SANCTUAIRES HORS LES MURS. ÉGLISES DE LA PROCHE BANLIEUE PARISIENNE, 1801-1965*, PARIS, MONUMÉDITIONS DU PATRIMOINE, P. 92.

en trompe-l'œil, réalisé en 1865-1866 par l'équipe du fresquiste newyorkais Daniel Müller. L'église du Gesù a été applaudie par la critique qui l'a évaluée comme un monument chrétien inspiré par l'architecture religieuse de la Première Renaissance, qui conserve la structure médiévale (plan au sol et étagement) et propose un effet vertical, en l'absence de lignes horizontales (entablements et corniches), « ce qui lui assure un caractère svelte et élégant, caractéristique des monuments chrétiens du moyen-âge<sup>44</sup> ».

Le chantier du Gesù, mené de 1864 à 1865, a fait grand bruit à Montréal et marqué l'imaginaire des constructeurs. Ainsi, lorsqu'il s'agit de construire la maison-mère des Sœurs grises de Montréal<sup>45</sup>, Victor Bourgeau propose, en 1868, de

marquer le centre de la longue façade par une vaste chapelle néoromane (ill. 21), inspirée par le projet pour le monument jésuite. La monumentale façade de la chapelle proposée est cantonnée de deux tours et clochers; elle est découpée par des frises d'arceaux, des lésènes (ou faux pilastres) et des bandes lombardes, et est composée autour d'un portail avec arc à ressauts et fenêtres cintrées. Ici comme au Gesù, l'élévation intérieure de la chapelle est d'un style roman tardif (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles) (ill. 22), très proche de celui de l'église Saint-Clodoald de Saint-Cloud en région parisienne, un monument qui, à l'époque, est dans l'actualité des catholiques français, ayant été érigé de 1861 à 1863, aux frais de l'empereur Napoléon III, par l'architecte Jean-François Delarue [1815-1892]<sup>46</sup> (ill. 23).

Le modèle néoroman – on a quelquefois écrit « romain » au lieu de « roman » – du projet de la chapelle des Sœurs grises marque l'imaginaire des dessinateurs d'églises qui évoluent autour de Victor Bourgeau : il est rapidement mis à l'essai dans quelques paroisses. Ainsi, lorsqu'il est mandaté pour préparer les plans de l'église Saint-Vincent-de-Paul de Montréal en 1875 (ill. 24), l'architecte Adolphe Lévêque, un temps dessinateur pour Bourgeau, livre une façade très inspirée par le projet de la chapelle des Sœurs grises auquel il avait contribué avec Étienne-Alcibiade Leprohon; il n'y a guère que le nombre d'ouvertures qui varie<sup>47</sup>. Mais déjà, dans quelques églises paroissiales érigées en milieu rural, ce nouveau modèle de façade néoromane avec deux tours du projet des Sœurs grises avait





ILL. 24. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINT-VINCENT-DE-PAUL. ADOLPHE LÉVÊQUE, ARCHITECTE, 1875. | BANQ, QUÉBEC, P547,S1,SS1,SS51,D2, P4303.



ILL. 25. LAVALTRIE. ÉGLISE SAINT-ANTOINE. ÉGLISE ÉRIGÉE EN 1868-1869, À PARTIR DE PLANS DÉPOSÉS PAR VICTOR BOURGEOU. | CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC (CPRQ), 2003-14-055-01-01.



ILL. 26. MONTRÉAL. CHAPELLE DES SŒURS GRISES. FAÇADE DE LA CHAPELLE CONSTRUITE DE 1874 À 1878 D'APRÈS LE PROJET DE 1869. PLANS SIGNÉS « BOURGEOU ET LEPROHON, ARCHITECTES ». | ARCHIVES DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL, DOC. 1B\_5B853575.

essaimé et commencé à établir le droit de cité de l'architecture ecclésiale néoromane<sup>48</sup> (ill. 25). La chapelle des Sœurs grises sera finalement érigée d'après un second projet, tout aussi néoroman, présenté en 1869, avec une façade comportant une seule tour; le clocher ne sera construit qu'en 1890 (ill. 26).

De tout cela il découle que si le Gesù a fait connaître l'architecture néoromane à Montréal et mis en évidence son potentiel de concurrencer l'architecture néogothique, la construction de la maison-mère des Sœurs grises a établi la valeur de cette architecture néoromane, même érigée à moindre échelle. Si le Gesù demeure un monument précurseur et exceptionnel, l'habile synthèse entre tradition et nouveauté à laquelle Bourgeou et Leprohon sont parvenus dans l'ensemble des Sœurs grises va durablement inspirer à la fois

l'architecture conventuelle et l'architecture ecclésiale du diocèse de Montréal.

#### L'ÉGLISE NÉOROMANE DE L'ARCHITECTE LOUIS-GUSTAVE MARTIN

Le renouveau stylistique qu'instigie la construction de la chapelle des Sœurs grises a marqué les jeunes architectes Louis-Gustave Martin et Joseph-Roch Poitras, en formation dans les années 1865-1870. Comme ce nouveau style « normand » avait trouvé grâce aux yeux de l'évêque Fabre qui en appréciait la symbolique chrétienne évidente mais aussi le caractère éminemment français, il est normal qu'il ait choisi la proposition de Martin et Poitras, probablement la seule qui adoptait ce renouveau stylistique, parmi celles que la paroisse de Sainte-Brigide-de-Kildare lui soumet en juillet 1878.

Pour Sainte-Brigide, l'architecte Martin propose un plan au sol mesurant cent quatre-vingts pieds de longueur sur quatre-vingts de largeur, de forme rectangulaire, sans chœur saillant. Ce faisant, il compose un plan à chevet plat où deux sacristies, inscrites dans le volume de la nef, bordent le chœur, ce qui dégage une portion du site, vers l'arrière, pour la construction d'un presbytère adossé au chevet de l'église (ill. 27). Il s'agit là, chose inusitée dans une paroisse catholique, d'une référence aux plans palladiens (classiques anglais) des églises anglicanes, dites « prayer boxes », qui sont moins onéreux à construire que les plans avec chœurs saillants, clos par des absides en hémicycle ou polygonales, habituels chez les catholiques romains. À l'époque, les architectes Poitras et Martin explorent volontiers la figure des plans d'églises, à la recherche d'une voie originale. Ainsi,



ILL. 27. LE PLAN RECTANGULAIRE, LE CHEVET PLAT ET LA SACRISTIE (POUR L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE). | VINCENT LAFRANCE, 2008.



ILL. 28. PARIS. ÉGLISE SAINT-JOSEPH-DES-NATIONS, CONSTRUITE DE 1867 À 1874 D'APRÈS LES PLANS DE L'ARCHITECTE THÉODORE BALLU. DESSIN GRAVÉ DE L'ARCHITECTE. | [HTTPS://WWW.SAINJSEPHDES NATIONS.FR/ PRESENTATION/HISTOIRE-DE-LEGLISE-ET-DE-LA-PAROISSE](https://www.saintjosephdesnations.fr/presentation/histoire-de-leglise-et-de-la-paroisse).



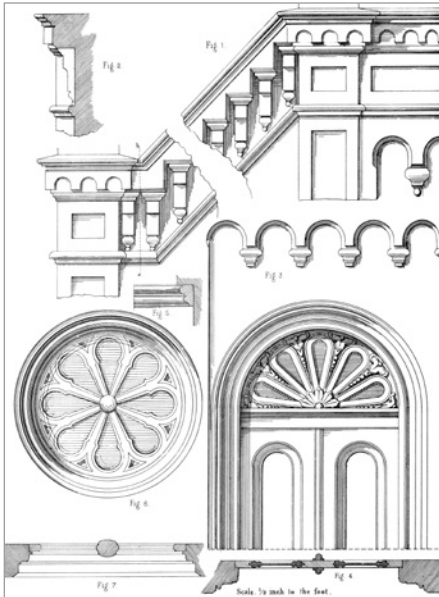
ILL. 29. MONTRÉAL. L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE. FAÇADE. GUSTAVE MARTIN, ARCHITECTE, 1879. | VINCENT LAFRANCE, 2008.

pour l'église Notre-Dame du Bon-Conseil, dédiée aux anglophones de la même paroisse Sainte-Brigide, ils proposent en 1879 un plan octogonal, plus chrétien, en faisant cette fois référence à l'architecture « romano-byzantine »<sup>49</sup>.

À Sainte-Brigide, le renouveau proposé par l'architecte Louis-Gustave Martin apparaît d'emblée en façade. Celle-ci est inspirée par celles de deux églises parisiennes érigées en style néoroman<sup>50</sup> d'après les plans de l'architecte Théodore Ballu<sup>51</sup> : la basilique Saint-Denis d'Argenteuil (Val-d'Oise), construite de 1862 à 1865, et l'église Saint-Joseph-des-Nations, construite de 1867 à 1874 (ill. 28). Ces églises, tout comme les principales œuvres de l'architecte Ballu, ont été publiées et ont connu un large écho au Québec<sup>52</sup>, surtout auprès des architectes adeptes d'une « refrancisation » du paysage construit de la province francophone<sup>53</sup>. Comme dans les modèles français, l'église Sainte-Brigide est dotée d'une haute tour, découpée en registres : portail, arcades, fenêtres géminées et rosace (ill. 29). La tour en saillie de la façade est rythmée par des contreforts étagés : au sommet, deux lésènes se raccordent à la frise d'arceaux pour former le tableau dans lequel se découpent les registres d'ouvertures. La tour du modèle parisien n'était cependant pas érigée en saillie ; elle comporte un étage de plus et une flèche érigée en pierre, alors que le clocher montréalais est formé d'une chambre des cloches et d'une flèche, toutes deux construites en bois et habillées de tôle, comme le veut la tradition au Québec.

Mais la façade de Sainte-Brigide est une composition originale et non une réplique ; elle est basée sur plusieurs sources. Ainsi, l'encadrement du portail sous gâble formé de voussoirs portés par des colonnettes engagées dans un ébrasement à ressauts, le dessin des impostes lobées des portes



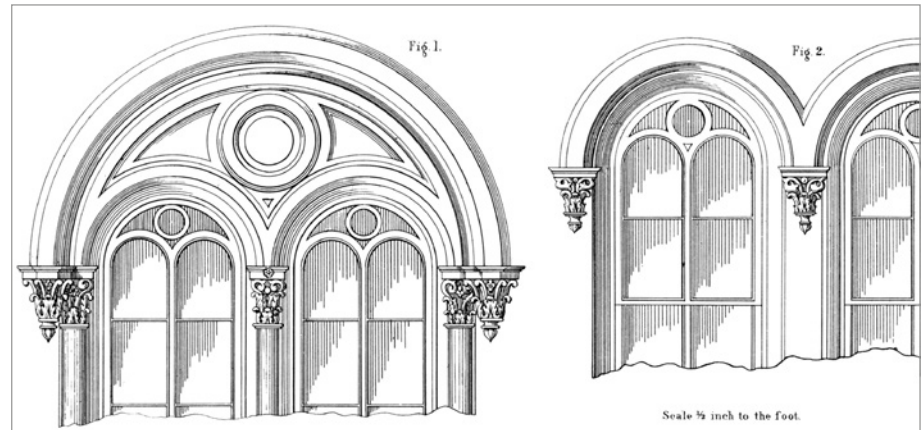


ILL. 30. DÉTAILS D'UNE ROSACE ET D'UNE IMPOSTE DE L'ARCHITECTE SAMUEL SLOAN. | *THE MODEL ARCHITECT*, 1852, DESIGN X, PL. XLII.



ILL. 32. SAINT-TÉLESPHORE (VAUDREUIL-SOULANGES). ÉGLISE ÉRIGÉE D'APRÈS LES PLANS DES ARCHITECTES POITRAS ET MARTIN, 1879. | CPRQ, 2003-16-110-01-01.

d'entrée et le dessin des remplages des fenêtres de l'église sont des ornements bien typiques de l'architecte étatsunien Samuel Sloan<sup>54</sup>; ils nous renvoient à ses populaires livres de modèles, notamment *The Model Architect*<sup>55</sup>, publié en 1852



ILL. 31. DESSINS DE FENÊTRES TYPIQUES DE L'ARCHITECTE SAMUEL SLOAN. | *THE MODEL ARCHITECT*, 1852, DESIGN XIX, PL. LXXXI.

(ill. 30, 31). Sloan est d'ailleurs le premier architecte nord-américain à avoir vanté les mérites de la « *Norman Architecture* » – d'où le vocable « architecture normande » utilisé à Montréal par la suite. L'architecte étatsunien avait signalé dès 1852 le caractère approprié de ce style architectural pour les églises, les couvents et les monastères.

Avant d'œuvrer aux plans de l'église Sainte-Brigide, les architectes Poitras et Martin avaient livré ceux des églises Saint-Louis-de-France de Terrebonne (1876) et de Saint-Liboire (1877). Mais, alors que l'église de Terrebonne, un monument très original mais peu utile à notre propos, est dotée d'une façade inspirée du classicisme de la Renaissance française, celle de Saint-Liboire était encore tout empreinte de l'esthétique traditionnelle développée dans les paroisses rurales depuis les années 1840-1850. En fait, seul le dessin des remplages des fenêtres y est neuf et évoque déjà la connaissance des modèles de Sloan. Et lorsque Poitras et Martin proposent des plans pour la nouvelle église de Saint-Télesphore en 1879<sup>56</sup> (ill. 32), on remarque qu'il s'agit, en façade, d'une composition déjà inspirée par Sainte-Brigide, en version simplifiée. Sainte-Brigide marque donc le point de départ

d'un renouveau architectural alors que les modèles traditionnels (néogothiques mais surtout néobaroques) promus par Victor Bourgeau et les constructeurs traditionnels qui l'entourent font place à des exemplaires néoromans qui affirment la nouvelle identité architecturale dans l'architecture du diocèse de Montréal.

L'architecture intérieure de l'église Sainte-Brigide est entreprise en 1880 d'après les plans des architectes Poitras et Roy<sup>57</sup>. Victor Roy<sup>58</sup> succède en effet à Louis-Gustave Martin, décédé le 5 septembre 1879. Encore ici, il s'agit d'un ensemble novateur, de style néoroman. La nef est, à la manière traditionnelle, divisée en trois vaisseaux sous le comble (ill. 33), sans claire-voie ni fenêtres hautes, comme le proposent des modèles néoromans du sud de la France. La fausse voûte est dressée en berceau et, contrairement aux dessins proposés par Victor Bourgeau dans les paroisses rurales, elle est ornée de doubleaux et d'ogives qui renvoient au style roman tardif des douzième et treizième siècles (ill. 34). Dans la même veine, les colonnes qui supportent la charpente et séparent la nef des collatéraux sont en fait des piliers cruciformes de l'âge roman avec des colonnettes engagées et des chapiteaux, le tout réalisé en bois (ill. 35).





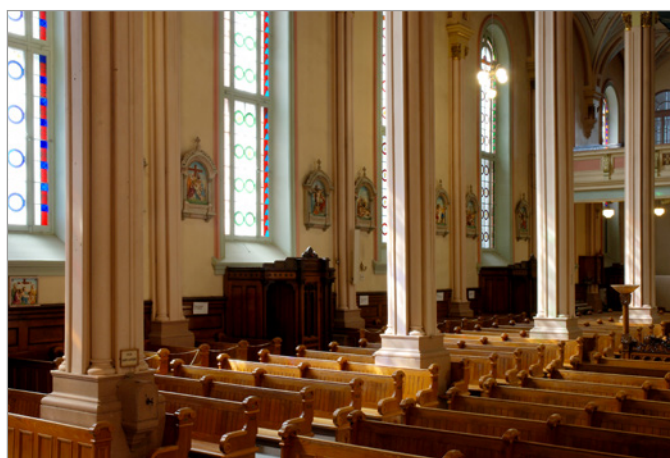
ILL. 33. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. INTÉRIEUR. | VINCENT LAFRANCE, 2008.



ILL. 34. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. INTÉRIEUR. | LUC NOPPEN, 2010.



ILL. 35. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. INTÉRIEUR. | LUC NOPPEN, 2010.



ILL. 36. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. INTÉRIEUR. | LUC NOPPEN, 2010.

Pour échapper à la pénombre qui règne dans l'architecture romane méridionale, l'église Sainte-Brigide a été dotée de collatéraux larges et hauts, qui amplifient l'effet d'espace à l'intérieur. En effet, les grandes arcades cintrées de la nef s'ouvrent sur des petites voûtes, de plan carré et très bombées, qui ont permis l'installation de hautes fenêtres latérales et donc un bon rendement de l'éclairage naturel dans la nef (ill. 36). Il faut cependant dire que le décor peint, qui a été superposé à cette première architecture en 1895, rend aujourd'hui la lecture de cet intérieur plus difficile. C'est que, à l'orée

du vingtième siècle, la sobriété originelle avait laissé croire à un état d'inachèvement qui requerrait des « embellissements ». Enfin, la campagne de travaux menée à l'intérieur de l'église en 1928 a profondément modifié l'apparence des lieux en transformant le chœur et en chargeant encore plus l'ornementation.

#### LE PLUS BEAU CLOCHER DE MONTRÉAL...

Si l'église est ouverte au culte en 1880 et que son intérieur est achevé en 1882, elle n'a cependant toujours pas de clocher.

Et, manque de chance, après le décès du jeune Louis-Gustave Martin, son associé Joseph-Roch Poiras décède à son tour en 1885. Les marguilliers de la paroisse se tournent donc vers Victor Roy, en 1886, pour qu'il dresse des plans d'un clocher « qui ajoutera beaucoup de beauté à l'édifice<sup>59</sup> ». Le journaliste de *La Minerve*, qui émet ce jugement en appréciant les plans, précise « que la hauteur de la tour principale sera de 22 pieds et sera couverte de tôle galvanisée. Il y aura quatre tourelles, ajoutées à la grande tour et la construction sera dans le style d'architecture normand<sup>60</sup>. » (ill. 37)



ILL. 37. MONTRÉAL. ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE. CLOCHER. VICTOR ROY, ARCHITECTE, 1886. | VINCENT LAFRANCE, 2008.



ILL. 38. PARIS. ÉGLISE SAINT-AMBROISE. UN DES DEUX CLOCHERS. THÉODORE BALLU ARCHITECTE, 1863-1869. | LUC NOPPEN, 2015.



ILL. 39. OKA, ÉGLISE DE L'ANNONCIATION. PERRAULT ET MESNARD, ARCHITECTES, 1879. | CPRQ, 2003-15-087-01.

Le changement d'architecte ne nous permet pas de savoir quel type de clocher Louis-Gustave Martin avait imaginé pour l'église Sainte-Brigide. Mais on peut raisonnablement suggérer qu'il aurait été, comme c'est le cas pour la façade, inspiré par les clochers conçus par Théodore Ballu pour ses églises parisiennes. Victor Roy a suivi cette voie. Mais au lieu d'opter pour les clochers assez sobres des églises Saint-Joseph-des-Nations ou Saint-Denys d'Argenteuil, très semblables, Roy va puiser dans un exemple plus monumental un clocher plus orné, plus « riche » comme on le disait à l'époque. Il choisit comme modèle l'un des deux clochers de l'église Saint-Ambroise<sup>61</sup> (ill. 38). Cette église parisienne avait été construite de 1863 à 1869 d'après les plans de Ballu qui, lui, avait pris modèle sur les grandes églises romanes terminées au treizième siècle – comme celle l'Abbaye aux hommes de Caen (Normandie) – qui avaient été érigées avec des tours romanes, mais

surmontées par la suite de hautes flèches gothiques.

Le clocher dessiné par Victor Roy pour l'église Sainte-Brigide-de-Kildare imite donc une structure de pierre parisienne, transposée à Montréal en ossature de bois, enveloppée de tôle embossée avec des motifs architecturaux, comme le veut à l'époque la tradition architecturale du Québec. La structure est formée de la chambre des cloches, posée sur la tour érigée en pierre et la flèche proprement dite. Celle-ci est cantonnée de quatre édicules surmontés de clochetons. Si la façade et la chambre des cloches sont résolument de style néoroman, le flèche est, elle, de style néogothique. C'est que, tout simplement, l'âge gothique n'a pas produit de flèches...

Le clocher de Sainte-Brigide n'a cessé de marquer l'imaginaire montréalais, et ce, depuis sa construction. Il faut dire que la

plupart des églises bâties de 1850 à 1880 étaient demeurées inachevées pendant des années, leurs tours et clochers ayant été érigés bien après leur ouverture au culte. Ainsi, l'église Saint-Pierre-Apôtre, voisine, construite en 1851-1852, n'a reçu un clocher qu'en 1874. Il semblait important au curé James Lonergan que son église s'impose très tôt comme un monument complet, en « style normand ». Cela ne s'est pas fait sans peine. En effet, le 26 mai 1886, lors d'une tempête mémorable, toute la structure en charpente du clocher, déjà complétée, a été jetée au sol, causant d'importants dommages à l'école voisine et provoquant la panique parmi les élèves<sup>62</sup>. L'ouvrage a été rétabli selon les plans initiaux et est, depuis, connu comme « l'un des plus beaux clochers du ciel montréalais<sup>63</sup> ». Là encore, le clocher de Sainte-Brigide-de-Kildare, avec sa flèche flanquée de quatre tourelles, a fait école et on ne compte plus les clochers qui, partout au Québec, s'en sont inspirés.





ILL. 40. LAURENTIDES. ÉGLISE SAINT-LIN. PERRAULT ET MESNARD, ARCHITECTES, 1887. | CPRQ, 2003-14-043-01.



ILL. 41. MONTRÉAL. ÉGLISE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION. GEORGES-ÉMILE TANGUAY, ARCHITECTE, 1895. | CPRQ, 2003-14-043-01.



ILL. 42. DORVAL. ÉGLISE DE LA PRÉSENTATION-DE-LA-SAINTE-VIERGE. JOSEPH-CHARLES-ALPHONSE CONTENT, ARCHITECTE, 1900. | CPRQ, 2003-06-109-01.



ILL. 43. MONTRÉAL. ANCIENNE ÉGLISE SAINT-LOUIS-DE-FRANCE. ÉRIGÉE EN 1897 ET DOTÉE D'UNE NOUVELLE FAÇADE ET CLOCHER D'APRÈS LES PLANS DE L'ARCHITECTE JOSEPH-CHARLES-ANTOINE CONTENT, 1902. DÉTRUITE PAR LE FEU EN 1933. | BAnQ, P537,S1,SS1,SSS1,D2,P735.

**LA SUITE DE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE :  
LE NÉOROMAN, STYLE OFFICIEL  
DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL**

On peut aujourd'hui dresser la liste de toutes les églises paroissiales du diocèse de Montréal, érigées après 1879, qui adoptent, comme l'avait proposé l'église Saint-Brigide en premier lieu, ce style néoroman qui va doter le diocèse de Montréal d'une identité architecturale spécifique<sup>64</sup> (ill. 39, 40, 41, 42). Entre les mains des architectes issus de « l'École de Victor Bourgeois », cette architecture demeurera variée tout en conservant une image d'ensemble bien reconnaissable, presque jusqu'en 1900. En fait, après la disparition de M<sup>gr</sup> Édouard-Charles Fabre (décédé en 1896), c'est le faste des architectures ecclésiastiques de la Troisième République française qui va s'imposer, du fait de l'influence de l'École des Beaux-Arts de Paris. Les architectes vont alors explorer plus à fond les formules et la richesse ornementale de la Renaissance

française dans des compositions toujours plus monumentales (ill. 43). Ces églises opulentes vont subséquemment déclasser celles qui évoquaient la sobriété « normande » bien typique du règne de M<sup>gr</sup> Fabre.

La conservation et la mise en valeur de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare a pris appui sur l'analyse historique, architecturale et patrimoniale, qui a été établie dès le départ de notre projet, pour souligner le caractère exceptionnel du monument dans l'histoire de l'architecture ecclésiastique de Montréal et de son diocèse. Quand on veut sauver un monument, ce qui requiert des investissements conséquents, il est important de dégager un ensemble de significations qui vont au-delà de l'affirmation simpliste : « le bâtiment a une grande valeur patrimoniale ». Donner la parole au bâtiment, aux acteurs de son parcours, permet aujourd'hui, à tous ceux qui l'habitent, de s'investir dans un projet de conservation à long terme, appuyé sur une interprétation riche des lieux.



## NOTES

1. Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un programme financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) – programme de subventions Savoir : « L'affirmation d'une identité architecturale dans les diocèses catholiques romains du Québec : la bataille des styles et le renouveau des pratiques architecturales, 1850-1900 », 2018-2023, Luc Noppen et Marc Grignon.
2. En 2008 nous avons publié un premier rapport de recherche pour appuyer les démarches de mise en valeur de l'église. Voir Noppen, Luc, 2008, *L'église Sainte-Brigide-de-Kildare. Étude historique, analyse architecturale et évaluation patrimoniale*, Montréal, Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, ESG-UQAM (en ligne sur BAnQ/Numérique et sur le site de la CRC en patrimoine urbain).
3. Sur ce sujet, voir : [https://www.cremis.ca/publications/articles-et-medias/lilot-sainte-brigide/]; [https://patrimoine.uqam.ca/reseau/centre-communautaire-sainte-brigide/]; et Noppen, Luc, 2012, « Explorations autour du destin des églises du Québec – La requalification du site et de l'église de l'ancienne paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare à Montréal », [https://patrimoine.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/35/Brigide2012\_4.pdf].
4. J'avais eu l'honneur ce jour-là de signer devant notaire le contrat d'acquisition de l'église, au nom du CCSB dont j'étais administrateur. Le CCSB a été incorporé le 23 mars 2006 et a aussitôt été reconnu comme organisme de bienfaisance par Revenu Canada.
5. Luc Noppen, *Projet de mise en valeur de l'église Sainte-Brigide*. Ce document exploratoire est disponible en Annexe D du mémoire de maîtrise de Samir Admo, 2010, *Projet de requalification de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare : analyse de la démarche*, mémoire de maîtrise en études urbaines, Université du Québec à Montréal, Québec, [http://www.archipel.uqam.ca/4125/].
6. « Un projet de 19 millions \$ pour transformer une église en un lieu culturel », *Le Journal de Montréal*, 10 mai 2021. Une subvention de 1,4 millions de dollars a aussi été annoncée pour compléter les installations des groupes communautaires dans une portion de la nef.
7. Saint-Jacques, Saint-Patrice, Saint-Enfant-Jésus, Notre-Dame-de-Grâce, Saint-Henri, Nativité-de-la-Sainte-Vierge, Saint-Joseph, Sainte-Anne et Sainte-Brigide.
8. Autour de l'église, les rues Sydenham et Seaton sont devenues les rues Maisonneuve et Champlain, la ruelle Black est devenue Sainte-Rose.
9. Louis-Gustave Martin [1846-1879] étudie au Collège de l'Assomption ; il poursuit ses études à l'École des sciences appliquées aux arts (future École polytechnique) où il reçoit un diplôme en architecture. Il est élu député du comté de Montcalm au parlement provincial ; il y siège de 1874 à 1878. Il s'associe à Joseph-Roch Poirtras (Poirtras et Martin) en 1876 et meurt en 1879.
10. Nous entendons par « école » un groupe d'architectes, de dessinateurs et d'artisans partageant une même esthétique et/ou des pratiques similaires.
11. Archives de la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare (APSBK). Comptes et Délibérations, 1975-1896, feuillet 31. Délibération du 16 juin 1878. Les archives de la paroisse sont maintenant déposées à l'Archevêché de Montréal.
12. APSBK, Comptes et Délibérations, 1975-1896, feuillet 32. Délibération du 20 juin 1878.
13. APSBK, Comptes et Délibérations, 1975-1896, feuillet 33. Délibération du 15 juillet 1878.
14. « Architecte » est, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un titre que s'attribuent certains acteurs du milieu de la construction. Il n'y a guère qu'en Europe, à cette époque, que l'on trouve des formations reconnues, accréditées. À Montréal, chez les francophones, des jeunes diplômés formés dans les collèges classiques, dont les programmes comprennent des cours de dessin d'architecture (collèges de Montréal, de l'Assomption, de Nicolet, de Saint-Jean et de Joliette, par exemple), vont ensuite s'inscrire en stage chez un architecte établi, généralement formé en Grande-Bretagne (John Ostell, Charles Maitland Tate) ou aux États-Unis. Ils finissent par être embauchés dans les agences de leurs professeurs. Plusieurs vont suivre des cours donnés par quelques nouvelles associations préoccupées par les besoins en formations techniques (Conseil des arts et manufactures, Mechanic's Institute, Société canadienne des arts et métiers, Institut canadien-français). Certains architectes reconnus annoncent aussi des cours d'architecture (Théophile Fahrland, Louis-Zéphirin Gauthier, Alexander Cowper Hutchison, par exemple). En débutant dans la pratique les jeunes architectes produisent des plans qu'ils vendent à des constructeurs (comme Victor Bourgeau). Plusieurs de ces jeunes professionnels vont donc, en même temps qu'ils cherchent à développer une carrière personnelle, produire les plans et devis que Bourgeau va proposer, au nom de l'évêque Bourget, dans de nombreuses paroisses et congrégations religieuses.
15. Au sujet de Victor Bourgeau, voir : Noppen, Luc, 2020, « Thomas Baillaigé et Victor Bourgeau. Deux "architectes" issus de la pratique architecturale instiguée au Québec par l'Église canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle. Le Carnet de l'ÉRHAQ (Équipe de recherche en histoire de l'art au Québec), n° 4, p. 107-127, [https://erhaq.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/37/2020/10/Le-Carnet-de-l'ÉRHAQ-no-4-8-Noppen.pdf]. Voir aussi : Gauthier, Raymonde, 1983, *Victor Bourgeau et l'architecture religieuse et conventuelle dans le diocèse de Montréal (1821-1892)*, thèse de doctorat en histoire, Université Laval, Québec. Cette thèse retient cependant le cadre problématique des années 1930 établissant Bourgeau comme un véritable mythe.
16. Lors de la bénédiction de la pierre angulaire de l'église Saint-Pierre-Apôtre, présidée par M<sup>gr</sup> Bourget, assisté du jésuite Félix Martin, le 1<sup>er</sup> juillet 1851, on présente la dédicace insérée dans la pierre. On y lit : « *Architecto Victore Bourgeau, Aedificande* », c'est-à-dire « bâtiment de l'architecte Victor Bourgeau ». À noter que Bourgeau n'a pas non plus assumé le chantier de cette église ; il a guidé la mise en œuvre du bâtiment dans l'observance des plans (de John Ostell) en les adaptant aux capacités du milieu de la construction de Montréal (sans les voûtes en pierre et leur contreventement gothique).
17. Les informations biographiques sur les architectes proviennent du *Biographical Dictionary of Architects in Canada* (en ligne) et de nos recherches dans les journaux de l'époque.
18. Adolphe Lévêque [1829-1913] est diplômé du Collège de Saint-Hyacinthe, où il a suivi des cours de dessin et d'arpentage. Il s'installe à Montréal où il fait un stage chez l'architecte C.M. Tate. Il ouvre son bureau en 1857. Après cette date on le trouve souvent dans la mouvance de Victor Bourgeau, en même temps qu'il développe une œuvre personnelle. Noppen, Luc, 2020, « Adolphe Lévêque and the Influence of A.W.N. Pugin on the Architecture of the Roman Catholic Church in Lower Canada », dans Jessica Mace (dir.), *A Medieval Legacy. The Ongoing Life of Forms in the Built Environment. Essays in Honour of Professor Malcolm Thurlby*, Montréal, Patrimonium, p. 263-296.
19. Étienne-Alciabiade Leprohon [1842-1902] est le fils de l'entrepreneur-sculpteur Louis-François-Xavier Leprohon [1795-1876] ; il est apprenti

- chez Victor Bourgeau et devient son associé en 1869, alors que la pratique prend le nom de Bourgeau et Leprohon, architectes. On peut créditer E.-A. Leprohon de la plupart des dessins produits par cette association, qui dure jusqu'en 1877 et reprend en 1882, cette fois sous le nom de Leprohon et Bourgeau, architectes.
20. Albert Mesnard [1847-1909] étudie au Collège de l'Assomption. Il travaille pour Victor Bourgeau en s'établissant à Montréal. Il ouvre son propre bureau en 1873 et s'associe à Henri-Maurice Perrault en 1880.
  21. Henri-Maurice Perrault [1828-1903], fils d'un important marchand de bois, est stagiaire chez John Ostell, son oncle ; il y est formé comme arpenteur et architecte. Il livre des plans pour l'église du Gesù et on le retrouve plusieurs fois dans la mouvance de Victor Bourgeau.
  22. Louis-Jean-Baptiste Bourgeois [1856-1930] étudie au Séminaire de Nicolet et suit les cours de Napoléon Bourassa au Conseil des arts et manufactures à Montréal. Il voyage en Europe en 1879 avec son cousin, le sculpteur Louis-Philippe Hébert ; il fréquente brièvement l'École des Beaux-Arts de Paris. Il supervise le chantier de parachèvement de la tour et du clocher de la cathédrale de Trois-Rivières en 1881, selon les plans de John Ostell, soumis par Victor Bourgeau en 1854. Il quitte le Canada en 1884 pour devenir l'élève de Louis Sullivan, à Chicago. Il connaît une impressionnante carrière aux États-Unis ; il dresse notamment les plans de la célèbre Maison d'adoration baha'ie de Wilmette (Illinois), en 1920.
  23. Joseph-Roch Poitras [1845-1885] étudie au Collège de l'Assomption et s'établit comme architecte à Montréal en 1870. Il reçoit plusieurs mandats, dont celui de la prison des femmes de Montréal, en 1873. Poitras est associé à Bourgeau dans le projet de l'église de Saint-Basile-le-Grand, en 1875. Il s'associe ensuite avec Louis-Gustave Martin, son condisciple au Collège de l'Assomption, en 1876 (Poitras et Martin). En 1881, après le décès de Martin, il s'associe à Victor Roy (Poitras et Roy).
  24. Voir note 9.
  25. J'ai déjà eu l'occasion de développer ce sujet dans une communication scientifique : Noppen, Luc, 2019, « Exploring the Formal Typologies of the Churches Constructed by Victor Bourgeau, "Architect" of the Montréal Catholic Diocese from 1850 to 1888 », *Annual Conference of the Society for the Study of Architecture in Canada*, Halifax, 28-31 mai.
  26. « École » est compris ici comme courant esthétique et parti pris constructif de la part d'un groupe d'architectes ou d'artistes. Dans ma thèse de doctorat j'avais ainsi établi qu'il a existé, dans la région de Québec, une « École de Thomas Baillairgé ». Noppen, Luc, 1976, *Le renouveau architectural proposé par Thomas Baillairgé de 1820 à 1850 : le néoclassicisme québécois*, thèse de doctorat en histoire de l'architecture, Université de Toulouse-Le Mirail.
  27. C'est le surnom attribué à Bourgeau par ses contemporains.
  28. C'est le nom de L.-G. Martin ou de l'agence Martin et Poitras (dans cet ordre) qui est mis de l'avant comme concepteur dans les documents relatifs au projet et à la construction ; ailleurs, pour d'autres bâtiments, on trouve plutôt le nom de Poitras et Martin, architectes.
  29. Voir à ce sujet : Noppen, « Adolphe Lévêque and the Influence of A.W.N. Pugin », *op. cit.* p. 263-296.
  30. Sauvé, Jean-Sebastien, 2016, « L'église du Gesù de Montréal. Une histoire d'un bâtiment singulier », dans Daniel LeBlond (dir.), *Le Gesù. 150 ans d'histoire*, Montréal, Le Gesù, Centre de créativité, p. 27 (texte repris aussi par l'auteur sous le titre : « Il y a déjà assez et trop de gothique à Montréal. Patrick Keely et la construction de l'église du Gesù de Montréal », *Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada (SEAC/SSAC)*, 2016, vol. 41, n° 2, p. 35-50.
  31. Pour la chapelle privée de l'évêque, John Ostell, l'architecte du palais épiscopal, avait cependant conçu une architecture néogothique, qui, à l'époque, avait été très remarquée. L'immeuble a été détruit par le feu en 1852, dans la conflagration qui a rasé le faubourg Saint-Laurent.
  32. À ce sujet, voir : Gowans, Alan, 1956, « The Baroque Revival in Quebec », *Journal. Society of Architectural Historians*, vol. XIV, n° 3, p. 3-14.
  33. « L'ultramontanisme est un courant de pensée dans l'Église catholique qui valorise l'autorité suprême de la papauté en matière de spiritualité et de gouvernance. L'ultramontanisme rejette également les idéaux modernes en faveur d'une suprématie de la foi catholique et de l'Église dans la vie publique. Ce courant de pensée est particulièrement influent dans la société canadienne-française au 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle ». Voir l'article de Nive Voisine dans *L'Encyclopédie canadienne* en ligne, [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ultramontanisme], consulté le 1<sup>er</sup> juin 2021.
- Le monument phare de l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Bourget est la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (anciennement Saint-Jacques), réplique à échelle réduite de 30 % de la basilique Saint-Pierre de Rome, dont il annonça la construction à Montréal, dès 1857.
34. Le modèle avait d'abord été repris à l'église Sainte-Anne de Griffintown (1851). James, Ellen, 1985, *John Ostell, Architect, Surveyor*, Montréal, Musée McCord. Il a été repris à l'église de La-Nativité-de-la-Sainte-Vierge à La Prairie (1855). Morisset, Lucie K. et Luc Noppen, 1998, *L'église de La-Nativité de La Prairie*, Rapport pour la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, Ottawa / Hull.
  35. Les détracteurs du style néobaroque (et tenants du style néogothique) lui reprochaient de n'être qu'une « architecture païenne », du fait de l'utilisation du vocabulaire de l'architecture issue de l'Antiquité classique.
  36. Voir : Nayrolles, Jean, 2005, *L'invention de l'art roman à l'époque moderne (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
  37. Le mérite de « l'architecture normande » est qu'elle s'est développée en Normandie et, de là, s'est imposée en Grande-Bretagne, par les rois normands qui l'ont utilisée pour évangéliser les « barbares » (anglo-saxons). S'établit ainsi une équation qui pose un style chrétien originel en territoire français avant qu'il ne rayonne en Occident. Rappelons que dans les années 1850-1880, tant les Français que les Britanniques ou les Allemands revendiquaient encore le « style ogival » comme leur style national.
  38. Il faut dire que ce style néoroman est popularisé en Occident par l'enseignement de l'École des Beaux-Arts de Paris. Henry Hobson Richardson [1838-1886], architecte étatsunien qui a étudié à Paris, va le déployer en créant une œuvre très personnelle, appelée *Richardsonian Romanesque*, précurseur de la modernité (École de Chicago).
  39. La question de la construction du Gesù de Montréal a été bien documentée par Sauvé, « L'église du Gesù de Montréal », *op. cit.*
  40. Patrick C. Keely est un charpentier qui en est venu à diriger des chantiers de grandes églises, notamment pour les jésuites. On lui attribue environ 600 églises et plusieurs centaines d'écoles et couvents. Comme Bourgeau, il choisit des plans proposés par différents dessinateurs et concepteurs et établit comment rendre réalisables ces projets. On connaît plusieurs dessins d'exécution, assez sommaires,



- de sa main (assemblages de charpente, par exemple), dont ceux du Gesù de Montréal. On peut parler du « mythe de Patrick Keely » comme du « mythe de Victor Bourgeau ».
41. À l'époque les jésuites du Canada relèvent de la Mission New York-Canada.
  42. Comme l'église de la Très-Sainte-Trinité de Paris, érigée de 1861 à 1867 d'après les plans de l'architecte Théodore Ballu.
  43. La façade du Gesù est en fait une composition néomaniériste, plutôt que néobaroque.
  44. Anonyme, 1866, « L'architecture en Canada II. Les églises – Notre-Dame, Saint-Patrice et le Gesù à Montréal », *Journal de l'Instruction publique*, vol. VIII, mai, p. 59-60.
  45. Noppen, Luc, 2009, « La maison-mère des Sœurs grises de Montréal. Genèse d'un haut-lieu du paysage construit montréalais », *Journal de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada*, vol. 34, n° 2, p. 3-43.
  46. On peut aussi évoquer l'élévation intérieure de la basilique Saint-Denis d'Argenteuil (Val-d'Oise), construite de 1862 à 1865 d'après les plans de l'architecte Théodore Ballu.
  47. Les clochers romano-byzantins sont apparus quelques années après l'achèvement de l'église, sous l'influence de l'église du Sacré-Cœur à Paris, dont la construction a été amorcée en 1875 (Paul Abadie, architecte). À Montréal, la première église Saint-Vincent-de-Paul a été remplacée en 1925 par l'église actuelle.
  48. C'est le cas à Saint-Antoine-de-Lavaltrie (1867), Saint-Raphaël de l'île Bizard (1873), Saint-Cuthbert (1875). Dès 1867-1868 aussi, Adolphe Lévêque entreprend de modifier la façade de l'église Saint-Clément de Beauharnois pour la flanquer de deux tours et de flèches semblables à celles du projet des sœurs Grises.
  49. Cette église a été rasée par le feu le 17 février 1902, mais reconstruite aussitôt sur les mêmes murs.
  50. Alors que les grandes synthèses publiées sur l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle en France insistent lourdement sur le déploiement du style néogothique, notamment autour de la personne d'Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, on doit cependant observer que la majorité des églises qui sont construites durant ce siècle sont néoromanes.
  51. Théodore Ballu est, avec Édouard Desperthes, architecte de l'Hôtel de ville de Paris, construit de 1873 à 1882. Inspecteur général des édifices diocésains après la démission à ce poste d'Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, il devient inspecteur général des travaux de la Ville de Paris de 1871 à 1876, il est tout naturellement chargé des édifices culturels. Voir [[https://fr.wikipedia.org/wiki/Eugène\\_Viollet-le-Duc](https://fr.wikipedia.org/wiki/Eugène_Viollet-le-Duc)], consulté le 7 juillet 2021.
  52. Notamment dans la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics : journal des architectes, des ingénieurs, des archéologues, des industriels et des propriétaires*, publication mensuelle créée par l'architecte César Daly, qui paraît de 1844 à 1890.
  53. L'exemple le plus probant de l'influence de Théodore Ballu sur l'architecture ecclésiastique au Québec est l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec, construite à partir de 1883 d'après les plans de Joseph-Ferdinand Peachy qui s'inspire de l'église de la Sainte-Trinité à Paris (1861).
  54. Une influence précoce de Samuel Sloan sur l'architecture ecclésiastique du Québec se retrouve sur la façade de l'église Saint-Sauveur de Québec, érigée à partir de 1867 d'après les plans de l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy. Il est intéressant de noter que le même architecte va ériger un haut clocher sur cette façade en 1892 ; cette fois il prend modèle sur les clochers de l'église de la Sainte-Trinité, de Théodore Ballu, à Paris.
  55. Sloan, Samuel, *The Model Architect*, publié en deux volumes en 1852-1853. Réédité en un seul volume : Sloan, Samuel, 1980, *Sloan's Victorian Buildings. Illustrations and Floor Plans for 56 Residences and Other Structures* (titre original *The Model Architect*), 1980, New York, Dover Publications, [<https://ia800503.us.archive.org/29/items/modelarchitectse02sloa/modelarchitectse02sloa.pdf>], consulté le 21 mai 2021.
  56. L'église Saint-Télesphore a été construite en 1881-1882.
  57. « Soumissions demandées pour la construction de l'intérieur de l'église Sainte-Brigide. MM. J.R. Poitras & Victor Roy, architectes », *La Minerve*, 20 février 1880, p. 3.
  58. Après des études techniques chez les Frères des écoles chrétiennes, Victor Roy [1837-1902] devient élève de John Ostell, à l'époque associé de William Footner. Il entreprend une carrière personnelle en 1859 et s'associe à l'architecte Alexander G. Fowler ; il s'établit à Chicago de 1870 à 1874 où il connaît un certain succès. Revenu à Montréal il s'associe ensuite successivement à Jean B. Resther, Joseph-Roch Poitras, Louis Z. Gauthier et Alphonse Content (*Biographical Dictionary of Canadian Architects*).
  59. *La Minerve*, 19 mars 1886, p. 1.
  60. *Ibid.*
  61. Cette église et ses clochers sont bien connus, diffusés par une monographie : Ballu, Théodore, 1974, *Monographie de l'église Saint-Ambroise érigée par la Ville de Paris*, Paris, Ducher. Cet ouvrage est en fait un recueil des plans de l'église Saint-Ambroise, dont ceux des clochers.
  62. *The Gazette* (Montréal), 27 mai 1886, p. 3.
  63. *Nouvelles du Centre-Sud*, vol. 3, n° 28, 21 septembre 1992, p. 1.
  64. Notamment : 1879-Oka, église de l'Annonciation ; 1880-Chambly, église Saint-Joseph ; 1880-Saint-Ours, église de l'Immaculée-Conception ; 1881-Mascouche, église Saint-Henri ; 1881-Saint-Télesphore, église Saint-Télesphore ; 1882-Varennes, basilique Sainte-Anne ; 1885-Sainte-Thérèse, église Sainte-Thérèse ; 1887-Laurentides, église Saint-Lin ; 1887-Montréal, église Saint Anthony ; 1894-Verchères, façade de l'église Saint-François-Xavier ; 1895-Montréal, église de l'Immaculée-Conception ; 1900-Dorval, église de la Présentation-de-la-Sainte-Vierge ; 1901-Île Perrot, façade de l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal.